



## La vie urbaine vers 1800

Albert Tessier

Numéro 8, 1943

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1080211ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1080211ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tessier, A. (1943). La vie urbaine vers 1800. *Les Cahiers des Dix*, (8), 155–179.  
<https://doi.org/10.7202/1080211ar>

# La vie urbaine vers 1800

*Par l'abbé* **ALBERT TESSIER**

---

**Notre promenade commencera à Québec. La chronologie, la géographie et le protocole réclament cet ordre d'inspection!**

**Le rocher romantique de Québec a provoqué bien des exclamations, verbales ou écrites. Il y aurait là, pour un pêcheur de perles, une extraordinaire anthologie d'enthousiasme à exploiter, une anthologie où se trouvent assemblés les vocables les plus sonores et les plus éclatants du langage humain. Dans la seule période des alentours de 1800, je pourrais tirer, des récits contemporains, un alignement de superlatifs et d'exclamatifs capables de remplir plusieurs heures de lecture délectable!**

**Je me contente de quelques observations-types d'un jeune voyageur anglais, Joseph Hadfield, qui passa trois semaines à Québec au mois d'août 1785. Les splendeurs de l'Acropole québécois lui furent révélées dans la gloire d'un prestigieux lever de soleil éclairant le roc à contre-jour puisque le voyageur se trouvait sur un voilier venant de Montréal. Le choc admiratif fut foudroyant! Hadfield déclare que son esprit est incapable « d'absorber, de digérer » ce qu'il voit et il se contente de noter que jamais spectacle plus noble, plus imposant, plus sublime, ne s'est offert à sa contemplation. Cette impression première ne fit que s'accroître au cours des trois semaines vécues dans la capitale. A la fin de son séjour, il résume ainsi ses sentiments: « Je dois conclure en affirmant que le spectacle est sans aucune exception le plus riche, le plus séduisant, le plus sublime qui puisse s'offrir à l'admiration humaine. »**

**En 1800, l'ensemble de la ville de Québec offrait un tableau plus harmonieux et plus imposant qu'aujourd'hui. Le Cap, épaulé par ses hauts plateaux, dominait tout de sa majesté olympienne. Les édifices**

ne se donnaient pas le ridicule de vouloir prendre le pas sur la nature. Les maisons, tassées au pied de la falaise, gardaient une allure réservée; elles suivaient docilement le contour du rocher et leur cortège serré s'engageait vers l'intérieur, à la faveur de la dépression creusée par la rivière Saint-Charles. En certains endroits, les toits, s'appuyant l'un sur l'autre, risquaient bien une escalade, mais ces ambitions n'allaient pas loin. Le roc gardait farouchement son indépendance, avec son fier sommet encerclé de murailles, entre lesquelles se tassaient de rudes maisons de pierre dont les pignons ou les clochers de fer blanc claironnaient la lumière. Les masses grises des maisons s'harmonisaient parfaitement avec les tons bruns ou ocres de la falaise que rehaussaient quelques taches plus vives de verdure. L'horreur des panneaux-réclames aux couleurs hurlantes, et des flancs de maisons barbouillés de textes publicitaires, ne venait pas gâter cette harmonie reposante; et les yeux, attirés irrésistiblement vers les hauteurs, ne se heurtaient pas à des toiles de fils métalliques rayant le ciel, ni à des processions de poteaux étriqués, ni aux gambades hystériques des antennes de radios dansant au-dessus des toits.

Mais, procédons à un petit tour de ville, avant d'entrer en contact avec la population elle-même.

Nous arriverons en canot afin de ne rien perdre du spectacle qui nous attend. L'eau dort au pied du cap impassible et les voiliers qui s'imbriquent en file double ou triple tout le long des quais, depuis l'anse de Sillery jusqu'à une bonne distance dans la rivière Saint-Charles, ressemblent à des jouets d'enfant. Entre les mâtures et les cordages grêles, on perçoit les silhouettes tristes des hangars, des entrepôts, des auberges, qui occupent tout l'espace libre de la grève. Des hommes s'affairent, chargeant ou déchargeant les vaisseaux. Des cabrouets grinçants, alourdis de barriques de vin, de tonneaux de mélasse, de ballots de toute nature, cahotent sur les quais de bois visqueux et s'engagent dans les ruelles tortueuses. Des radeaux de bois de chauffage ou de bois de construction sont amarrés dans tous les espa-

ces libres; ils mettent un peu de couleur et d'arôme dans cet ensemble morne.

Avant d'aborder entre le quai du Roi et celui de la Reine, presque vis-à-vis la petite église Notre-Dame-des-Victoires dont on perçoit le clocher au-dessus des pignons, voyons un peu au profit de qui se déploie toute l'activité qui remue sous nos yeux. Les manoeuvres sont des nôtres; on s'en rend vite compte à écouter les cris, les jurons, les boutades, les chansons, qui ponctuent les efforts des hommes. Mais les chefs, les contremaîtres? Notre guide nous renseigne en nous énumérant les propriétaires des quais et des entrepôts. Les masses de madriers blonds, qui s'empilent là-bas, dans l'anse de Sillery, appartiennent à Messieurs Patterson & Dyke; la flottille de voiliers immobilisée dans la crique de Wolfe attend les chargements de la firme Grant & Greenshields; la Brasserie du Cap-Diamant, sur le quai Dunn, fabrique des bières fortes pour l'exportation et n'est certes pas dirigée par des Canadiens-français. Puis, en écorchant les noms, notre guide continue la litanie uniformément anglaise: Jones, Irvine, McCallum, Hunt, Goudie, Munro & Bell, Lampson; en remontant la rivière Saint-Charles, même frontage britannique: Taylor, Pozer, McCallum, Henderson, Richardson, Hunter, et Pacquette, nom qui semble noyé dans ce compagnonnage saxon.

L'énumération de notre guide nous a conduits, par la pensée, jusqu'au pont Dorchester, jeté sur la rivière Saint-Charles au nord du faubourg Saint-Roch. Mais déjà nous accostons, tout près du quai McCallum. Nous nous engageons rapidement dans les ruelles grouillantes d'ouvriers, de gamins bruyants, de flâneurs et de charrettes lourdement chargées. La côte très raide de la Montagne nous invite bien à monter immédiatement à la Haute-Ville, mais nous préférons contourner la falaise et parcourir d'abord les quartiers de la Ville basse. Rien de très particulier ne retient notre attention. Les maisons sont uniformément tristes et les rues raboteuses et humides n'invitent pas à la flânerie. Nous sommes en plein quartier d'affaires; les groupes assemblés aux portes des nombreuses tavernes exhibent une collec-

tion de visages inquiétants. Quelques magasins tranchent sur le reste des maisons trapues; des contrevents ferrés, peints en rouge, s'ouvrent sur des fenêtres étroites, qui laissent apercevoir un assemblage assez hétéroclite de marchandises: poteries, chaudrons, tasses, soucoupes, scies, limes, haches, marteaux, peaux d'ours ou de bison, queues de renards, etc . . . Les ventes à l'encan ont, paraît-il, plus de vogue que le commerce au comptoir, surtout auprès de la clientèle française que le feu des enchères passionne et qui s'y rend un peu comme à un tournoi! Aussi les commerçants en profitent et multiplient les criées.

Nous avons procédé assez vite et nous voici déjà rendus au nord de la presqu'île québécoise, près des ruines de l'ancien palais de l'intendant, jadis une des demeures les plus fastueuses de Québec. A côté de ces ruines, un petit bâtiment sert de résidence à l'ingénieur en chef, et, en arrière, s'étendent les chantiers du roi où l'on conserve en magasin une quantité suffisante de bois de chauffage pour toute la consommation de la garnison pendant un an. Puis, commence le nouveau faubourg Saint-Roch, dont les rues étroites, mais bien alignées, couvrent un carré d'environ un demi-mille de côté. Au centre, une église en construction répondra bientôt aux exigences de ce district en plein développement. Sans prendre le temps d'aller voir l'Hôpital-Général, isolé au-delà des limites ouest de la ville et qui mériterait pourtant une visite, grimpons la pente abrupte du coteau Sainte-Geneviève pour nous engager à travers le faubourg Saint-Jean, récemment ouvert, lui aussi, et dont les maisons et les champs cultivés s'étendent sur un espace rectangulaire d'un mille de longueur par un demi-mille de largeur. Le terrain inégal s'élève insensiblement vers la route de Sillery, ou Grande-Allée. Le site est merveilleux; les Anglais, qui savent apprécier mieux que nous les beautés de la nature, ont déjà retenu ces terrains: le domaine de Woodfield appartient à monsieur Bell; l'honorable Percival détient le bois de Spencer, ancien lieu de vacances du gouverneur général; puis, en revenant vers la ville, nous passons sur la propriété du docteur Mountain, évêque de Québec, et nous remarquons au passage la maison Fergusson et la très belle résidence de

monsieur Jones. De la grève, montent les cris et les chants des hommes employés au service de MM. Patterson, Dyke, Grant et Greenshields. Québec est bien une ville conquise . . .

Hâtons-nous maintenant de rentrer en ville par la porte Saint-Louis. Tout de suite à main gauche, se déploie l'Esplanade, terrain plat de 700 x 250 pieds qui sert aux exercices de la milice et où se fait chaque matin la relève des gardes de la ville. La rue Saint-Louis est la rue la plus élégante de Québec: élevée, agréable, aérée, elle bénéficie des faveurs de la haute aristocratie gouvernementale et militaire: Coffin, Sewell, Mountain, Elmsley, y habitent . . . La rue Saint-Louis débouche sur le Champ de Mars, ou Grande Parade, qu'entourent les principaux édifices officiels de la ville. De dimensions restreintes, cette place est l'endroit de promenade le plus fréquenté par les élégantes et les amateurs de mondanités. Elle est bordée, du côté du fleuve, par les dépendances du Château Saint-Louis et par le Château lui-même, juché complètement au bord de la falaise abrupte. Le Château joue un peu le rôle d'aimant magnétique: ses bals et ses réceptions hantent les esprits . . . A l'ouest de la Grande Parade, dans l'espace compris entre les rues Saint-Louis et Sainte-Anne, regardons deux bâtiments neufs: la Maison de Justice et l'église métropolitaine protestante. Au sujet de cette église, Bouchette écrit: « C'est peut-être le plus bel édifice moderne de la ville . . . et même de toute la province. » Pour compléter le cadre aristocratique de la Grande Parade, l'Hôtel de l'Union, construit en 1803, étale au nord sa façade moderne de 86 pieds. C'est le seul hôtel digne d'accueillir les étrangers de marque . . . La gentry y tient des réunions huppées; ses thés, ses parties de cartes, cinq ou six grands bals annuels, attirent la fine fleur de la société. Malgré tout, les promoteurs de cette entreprise hôtelière découvrent qu'ils ont vu trop grand et ils songent à se décharger de leur fardeau en le passant au gouvernement! Déjà!

Mais quittons la Grande Parade pour nous engager, par une ruelle, vers la rue de Buade; les attelages et les piétons qui montent de la Basse-Ville par la côte inhumaine de la Montagne y arrivent,

suants et essoufflés, absolument indifférents au spectacle des édifices perchés au sommet, et fermés au charme reposant du vaste panorama qui s'étale en arrière d'eux, vers le fleuve et vers la rive sud. Au sommet de la côte, à main droite, presque au bord du précipice, s'élève l'ancien Palais de l'Evêque, devenu, par la volonté royale, l'Hôtel du nouveau gouvernement. Les Conseils et l'Assemblée populaire y tiennent leurs réunions; outre divers bureaux administratifs on y trouve aussi l'unique bibliothèque publique de la ville.

En avançant un peu vers l'ouest, nous apercevons la Cathédrale catholique, bâtiment solide, écrit Bouchette, mais qui « n'offre point de goût dans le dessin, ni aucune réunion gracieuse des embellissements de l'architecture, sur quoi la vue puisse s'arrêter. Le clocher est haut et a un air de légèreté qui n'est pas entièrement dépourvu de beauté, et, comme le toit, il est couvert de fer-blanc brillant, mais pour quelque raison qu'on ne pourrait attribuer qu'à une affectation de singularité, contre toutes les règles de l'art et de la symétrie, il est placé d'un des côtés de la façade. » Avis aux novateurs trop audacieux!

Collé à la cathédrale, le Séminaire étend, sur trois faces d'un carré d'une couple de cents pieds de côté, trois corps de bâtisse variant de deux à trois étages. (Les externes paient \$1.00 par an; les pensionnaires: \$50.) Face à la Cathédrale, s'élèvent les bâtisses du marché public, dressées tout près de l'imposant monastère des Jésuites dont les Anglais ont fait des casernes. Cet ancien monastère forme un parallélogramme de pierre de 200 pieds par 224, sur trois étages. C'est l'édifice le plus régulier de la ville. Un terrain spacieux de 600 pieds de longueur, séparé de la rue Sainte-Anne par un mur, sert aux exercices de la garnison. Tout près de là, donnant sur la rue Sainte-Anne, on voit la nouvelle prison, inaugurée en 1814. Puis, presque au centre du fief Saint-Joseph, à peu de distance de la prison neuve, le monastère des Ursulines, formant un carré de 112 pieds de côté, abrite la vénérable communauté qui, depuis 1639, se dévoue à l'éducation des jeunes filles. Pour compléter la revue du Québec officiel, il nous reste juste à pousser une pointe vers la bordure nord de la terrasse

déclinante où l'Hôtel-Dieu, fondé en 1639, occupe un terrain étendu couvert par des jardins et par plusieurs bâtiments dont le principal a 383 pieds de longueur. La totalité de l'administration de cet hôpital dépend de 33 religieuses dont le dévouement doit se multiplier pour répondre à tous les besoins de l'oeuvre.

Cette visite précipitée nous donne un schéma satisfaisant de la ville et de ses édifices publics. Les bâtisses servant à l'administration civile et au culte sont toutes bâties de pierre sombre et elles manquent en général d'élégance. George Heriot reproche aux architectes qui les ont dessinés d'avoir « négligé presque totalement les règles de l'art qui combinent l'harmonie avec l'utilité. » Des jardins et des vergers fort bien entretenus enlèvent heureusement à cet ensemble trop austère un peu de sa sévérité excessive et donnent à la ville un air de gaieté fort agréable.

Les maisons privées n'offrent pas beaucoup plus de fantaisie que les édifices officiels. Elles sont ordinairement de pierre mal polie, plutôt basses et massives, percées de fenêtres trop étroites, mais heureusement allégées par un haut pignon pointu. Les plus modernes sont couvertes en tôle peinte ou en fer blanc; les autres, en planche ou en bardeaux, malgré l'interdiction portée contre ce revêtement trop inflammable. En général les rues sont étroites, tortueuses et raboteuses; leur largeur moyenne va de 24 à 27 pieds. En 1749, Kalm parlait sans enthousiasme des rues de la ville haute, taillées dans le roc vif et mal marchantes: « l'ardoise du pavé se fendille en fragments aigus qui mettent les chaussures en pièces. » La situation ne semble pas s'être améliorée beaucoup après soixante ans, puisque George Heriot n'est guère plus généreux dans ses commentaires de 1807: « les rues sont irrégulières, raboteuses, étroites; quelques-unes seulement sont pavées. »

A part la rue Saint-Louis, où habite la classe « bien », les artères les plus soignées sont celles du quartier commercial établi sur les rues de Buade, de la Fabrique, Saint-Jean, et sur une section de la rue du Palais. Sur ces rues, dont la largeur atteint parfois 32 pieds, se grou-



pent les magasins, les boutiques, les auberges, les ateliers d'artisans, etc . . .

La ville de Québec, y compris les jeunes faubourgs Saint-Roch et Saint-Jean, s'élève, vers 1810, à 18,000 âmes. Cette population se partage en trois groupes sociaux presque aussi nettement démarqués que les niveaux géologiques.

Au sommet, trône la *gentry*, dont le principal titre nobiliaire est d'être admise aux réceptions très fréquentes du gouverneur. Les familiers du Château prennent des petits airs *pincés* et protecteurs à l'égard des couches moyennes et de la plèbe. Cette petite cour hautaine se recrute parmi les fonctionnaires, les conseillers, quelques membres de l'Assemblée, des officiers militaires, des seigneurs ralliés, et une « élite » de marchands cossus dont les allures prétentieuses de nouveaux riches en imposent même aux puissants!

La deuxième zone du monde social groupe les petits bourgeois anglais, les marchands et négociants de deuxième ordre, les boutiquiers modestes, les aubergistes, les artisans, les soldats et les fonctionnaires de rang négligeable.

Au plan inférieur, on trouve le menu peuple de langue française: hôteliers, charretiers, manoeuvres, serviteurs et hommes de peine. Ce groupe dépasse numériquement tous les autres, mais il vit isolé, sans contact surtout avec les Anglais qui affectent à son endroit un mépris cordial!

L'élément anglais est de beaucoup le plus faible, si on tient compte du nombre. Mais il domine nettement par son influence, son faste, sa morgue. Il agit un peu comme un aimant. Même ceux qui affectent l'indifférence ou l'hostilité caressent secrètement le désir d'être bien vus, d'être agréés de ceux qui sont vraiment les maîtres. Il s'ensuit bien des avances, bien des bassesses. La petite comédie de Joseph Quesnel, *L'Anglomanie*, écrite en 1802, éclaire un aspect peu reluisant de l'état d'esprit d'un certain nombre de seigneurs de paroisses, de capitaines de milice, de marchands parvenus . . . L'engouement pour les modes anglaises, pour les manières de penser et de

parler des maîtres du pays, sévit déjà avec une intensité inquiétante. Et les Anglais ne manquent pas d'exploiter cette forme particulière de la vanité canadienne. Ils consentent à inviter à leurs bals, à leurs thés, parfois même aux réceptions du Château, les personnages les plus souples et les plus influents, ceux dont ils pourront le mieux se servir. Un personnage de la comédie de Quesnel se gourme pour rappeler à la douairière, qui représente l'attachement aux vieilles traditions canadiennes, « qu'être prié du thé est une grâce que le rang qu'on occupe a seul droit d'exiger. » Une sortie véhémement de la bonne douairière mérite d'être retenue :

Vous la ferez mourir, je crois, Dieu me pardonne,  
 Avec tout ce thé-là! Du temps de nos Français  
 Qu'on se portait si bien—en buvait-on jamais?  
 Jamais;—que pour remède, ou bien pour la migraine;  
 Mais avec vos Anglais la mode est qu'on le prenne  
 Soir et matin, sans goût et sans nécessité;  
 On croirait être mort si l'on manquait de thé;  
 Aussi, ne voit-on plus que des visages blêmes,  
 De mauvais estomacs, des faces de carême,  
 Au lieu du teint vermeil de notre temps passé.  
 Voilà ce que produit cet usage insensé!

**A ces arguments imprégnés de sagesse antique, le brave seigneur modernisé riposte :**

. . . mais enfin, puisqu'on a le bonheur  
 Aujourd'hui d'être Anglais on doit s'en faire honneur,  
 Et suivre, autant qu'on peut, les manières anglaises.

**Lucette y va à son tour d'un argument de sa compétence :**

Vous conviendrez, papa, que, quant à l'élégance,  
 Rien n'est tel qu'un Anglais, et surtout quand il danse.

**Mais la bonne vieille ne démord pas et elle se plaint amèrement :**

. . . que tous nos jeunes gens  
 Ne sont plus aujourd'hui tels qu'en son jeune temps;

Qu'à présent des Anglais on prend le goût, l'usage;  
Qu'on suit la vanité; qu'on oublie le ménage . . .

Toutefois si on en croit le professeur Kalm, ces travers dataient de plus loin que l'occupation anglaise, puisque dès 1749 il nous trace, des jeunes filles de Québec, un portrait qui les montre assez indifférentes aux travaux du ménage: « Une fille de 18 ans passe pour bien mal partagée, si elle ne compte pas au moins vingt adorateurs. Ces jeunes demoiselles, surtout celle du plus haut rang, se lèvent à 7 heures et s'occupent de leur toilette jusqu'à neuf heures, et cela en prenant leur café; aussitôt leur toilette finie, elles se placent près d'une fenêtre qui ouvre sur la rue, tiennent à la main quelque ouvrage à l'aiguille, et cousent un point de temps à autre, mais sans cesser de regarder dehors. » La vie de la rue était moins étourdissante qu'aujourd'hui et moins mouvementée; les équipages de luxe défilaient posément; on avait le temps de saisir les détails de toilette et de physionomie; il y avait aussi des étrangers à reluquer, de beaux officiers sanglés et avantageux dans leur uniforme qu'il était toujours agréable de voir déambuler . . . La fenêtre était un observatoire commode et utile; les passants, non encore pourchassés par les auto-bolides, avaient aussi le temps d'observer, et quelques-uns se laissaient prendre au jeu habile de cette pêche matrimoniale. Les mariages se bâclaient en vitesse à cette époque, à preuve le cas de ce jeune étranger de l'Île-du-Prince-Edouard, cité par John Lambert, qui, huit jours après le coup de foudre reçu au travers d'une fenêtre occupée, convolait avec la jeune fille qu'il n'avait jamais vue auparavant.

John Lambert, qui a passé quelques mois à Québec, vers 1808, se montre encore plus sévère que le naturaliste suédois dont les observations remontaient à soixante ans plus tôt. Les esprits ne se sont pas améliorés. Les femmes sont frivoles, enjouées, coquettes, avides de compagnie et de danses, portées à toutes les extravagances d'argent et de conduite. La présence des officiers de la garnison, et même des simples soldats, ainsi que celle des officiers civils et des fonctionnaires,

n'est pas de nature à les ramener à plus de mesure et de calme. Aussi la vie marche à une allure endiablée. « Les citadins passent l'hiver et l'été dans le tourbillon des plaisirs ». Ils ne songent qu'à s'enrichir le plus rapidement et le plus facilement possible, puis à tuer le temps et à s'étourdir. La noblesse de l'argent a succédé à celle de l'éducation et de l'esprit depuis l'arrivée des Anglais.

C'est leur compatriote Lambert qui s'en plaint en déplorant la décadence de l'ancienne noblesse dont les derniers représentants ont perdu presque toute influence et tout prestige. La distinction d'esprit, le raffinement de manières, ont fait place au faste, à la morgue hautaine des enrichis et des parvenus. Et par ricochet, le petit peuple a subi de son côté l'influence de ce changement d'atmosphère. Sa vie est loin d'offrir l'équilibre et la mesure des milieux campagnards imprégnés de bonhomie et de cordialité aimable. Les problèmes de l'esprit les laissent indifférents, les questions publiques ne les atteignent que sous l'aspect assez mesquin de la corruption et des chicanes électorales. Leur vie religieuse, demeurée convenable, n'est pas assez profonde pour réagir contre les influences plus fortes de l'alcool, des compagnonnages douteux d'un centre commercial, militaire et maritime à la fois. Les soldats, même et surtout en temps de paix, ne sont pas un élément d'ordre ni de relèvement moral; et les quelque deux mille marins qui séjournaient plus ou moins longtemps dans le port de Québec, chaque été, n'aidaient pas les défenseurs des bonnes manières ni des bonnes moeurs. Les rudes gaillards employés à la descente des cageux de l'Outaouais, du Richelieu et du Saint-Maurice n'étaient pas précisément non plus des modèles édifiants. Tous ces gens avaient le rhum brutal et il ne faisait pas bon ni pour la morale, ni pour l'intégrité physique, de se promener dans les rues non éclairées et mal protégées, une fois le soir venu.

Si on mettait un peu plus de raffinement dans les classes élevées, le fond n'était guère meilleur. Les scandales n'étaient pas rares. Les clans se jalousaient entre eux; on se détestait cordialement et les thés ou les parties de cartes fournissaient l'occasion de papotages

puérils et de commérages perfides, assaisonnés de médisances et de calomnies. Les quelques milieux où on parlait d'art, de lettres, de politique, n'offraient rien de réconfortant au point de vue national ou religieux. On vilipendait volontiers l'ancien régime français du Canada pour lui opposer les avantages de la nouvelle administration, libérale et magnanime, de l'Angleterre. Les doctrines révolutionnaires, propagées par les pamphlets de propagande et par les ouvrages de Voltaire, de Rousseau, malheureusement assez répandus au pays, avaient aussi des adeptes fervents parmi les nôtres. Le témoignage de Monseigneur Plessis, au cours de 1805, en fournit la preuve: « Les fidèles les plus zélés sont dans les basses classes du peuple. La haute classe des catholiques, conseillers, juges, avocats, marchands de quelque crédit, n'est point en général amie du clergé. »

Les violences maladroites des anglicisateurs vont heureusement fouetter les énergies de ceux qui sont restés bons et, autour des rédacteurs du *Canadien* et des membres patriotes de l'Assemblée, une petite élite va se constituer. Elle grandira assez vite, se fortifiera et exercera à la fin, sur l'opinion publique, une influence salutaire.

Avant de quitter Québec, ajoutons quelques détails sur les variations de la vie extérieure. L'été, l'activité du port et des quartiers commerciaux occupait une bonne partie de l'existence. Des beuveries et des sauteries tenaient lieu de délasserment pour le peuple, tandis que la *gentry* vivait au ralenti, occupant ses loisirs à des promenades à cheval et à des excursions vers les lacs et les rivières du voisinage.

L'hiver diminuait le brouhaha commercial mais donnait à la vie sociale une impulsion qui mettait toute la ville en branle. Les thés, les parties de cartes, les bals, les réceptions au Château, se multipliaient. Les amusements extérieurs permettaient aux élégants d'afficher leur luxe. Les carrioles, avec laquais derrière, allaient et venaient par les rues et sur les routes avoisinant la ville. De 10 à 3 heures, la rue Saint-Jean s'emplissait d'équipages dont les chevaux, attelés en flèche, encensaient de la tête pendant que les occupants des

voitures, enveloppés de riches pelleteries, affectaient des petits airs nonchalants pour épater les badauds et agacer les rivaux!

Avec l'arrivée de Craig, bel homme aux élégances royales, les levers du gouverneur, les dîners et les bals du Château connurent une vogue encore plus grande que par le passé. On prisait fort l'honneur d'être du nombre des heureux invités. Jacques Viger, rédacteur du *Canadien*, y assistait parfois en observateur amusé. Dans une lettre à sa femme, il peint l'effet des « grands saluts aimables de Son Excellence sur les différents visages » et il décrit « les mines que font les favoris . . . et leurs antipodes! »

L'ouverture du Parlement, qui tenait ordinairement ses sessions en hiver, était une autre attraction fort appréciée des Québécois. Cette cérémonie revêtait un appareil bien fait pour impressionner le public. Jugeons-en par cette description que donne Jacques Viger de la cérémonie d'ouverture du 10 mars 1809: « Le canon de la grande batterie a annoncé le départ du Gouverneur du Château Saint-Louis pour les Chambres. Six beaux chevaux canadiens, gras à plein cuir et à pelage gris, ornés de rosettes, etc., et ruban jaune, traînaient la voiture élégante, neuve et couverte du gouverneur; c'est une superbe carriole, bien peinte, bien vernissée, dont les angles de la couverture et les membres latéraux du garde-neige sont surmontés de petites couronnes délicatement sculptées, puis dorées et qui font le plus joli effet. Le temps était très beau, et la suite du Gouverneur, tant en voitures, qu'à cheval, considérable et richement habillée, reflétait brillamment le beau soleil du jour. »

Après une ouverture pompeuse, le Parlement tenait d'ordinaire des séances assez ternes, et qu'une vingtaine de députés à peine, sur cinquante, suivaient assez régulièrement. La clôture de session de 1809 revêtit un caractère plutôt dramatique. Dans une lettre du 15 mai, Jacques Viger raconte ce qu'il appelle « une grosse et foudroyante boutade de notre gouverneur »: « Le triple bruit du fouet du cocher, du canon de la grande batterie et des éperons de Sir James Craig et de sa suite dans les conseils, est venu aux oreilles des Membres des

deux Chambres presque au même instant. Voilà nos représentants en sa présence. Il leur a chanté une gamme, il leur a monté une garde à les faire écumer de rage ou à les faire sourire de pitié, l'un ou l'autre. »

Ces incidents apportaient des diversions à la vie de la Capitale enterrée sous la neige. Viger nous en conte un autre, de moindre envergure, qui mérite aussi d'être cité: « Un soldat s'est tué dernièrement à la Basse-Ville, rue Champlain. Vous savez comme cette rue est étroite. La neige s'y est amoncelée à une grande hauteur, tant par le fait du ciel que par celui des propriétaires d'emplacements de chaque côté. Pour entrer dans leurs maisons, ces bons citadins sont obligés de pelleter la neige des trottoirs jusqu'au niveau de leurs portes et la jettent sur le milieu de la rue; à Montréal on la leur ferait charrier sur le fleuve. Grâce à la manière de faire de nos Québécois, il y a dans la rue Champlain, dans la rue Saint-Joseph et dans quelques autres de semblable largeur, jusqu'à sept pieds de neige au centre et des cavités de pareille profondeur vis-à-vis de chaque maison. Eh bien, le pauvre soldat, voyageant de nuit et peut-être plus lesté d'un bout que de l'autre, est tombé et on l'a trouvé mort le lendemain matin. » L'incident eut des répercussions dans la presse et on se prit à discuter sur les moyens de déblayer les rues . . . Discussions purement platoniques, si on en juge par une autre note de Viger, à la date du 27 mars 1809, quelques semaines après la mort du militaire: « Il y a ici 10 et 15 pieds de neige dans certaines rues de la ville ».

Les accumulations saisonnières de neige, s'ajoutant aux couches géologiques déjà fort tourmentées de la Capitale, compliquaient la circulation des voitures et des piétons qui se voyaient acculés à des prouesses d'alpinistes . . . pas toujours amusantes, du moins pour les non initiés. Je me risque à donner une autre citation de notre ami Jacques Viger. On sait que ce jeune Montréalais était venu, en 1808, prendre la direction du nouveau journal de combat, *Le Canadien*. Bien qu'âgé de 21 ans, il n'avait jamais vu Québec. Les impressions qu'il donne à son épouse ne manquent pas de piquant. Le 15 décembre 1808, il écrit: « Québec? Un roc effrayant, sur lequel on ne peut mar-

cher qu'en grim pant, ou à l'aide d'escaliers, où, de peur de se rompre le cou à chaque instant, il faut être ferré comme des mules, — où l'on ne parle que de trois et quatre pieds de neige de hauteur, dans un temps où il n'y en a pas un pouce à Montréal,—où l'on gèle debout, par les froids excessifs qu'on y a déjà eus, où il n'y a pas la moindre régularité dans les rues, — où l'on distingue à peine quatre beaux bâtiments, et qui sont, en outre, par le manque de goût des habitants de cette ville, très mal, très gauchement placés, etc., etc . . . Voilà, ma Belle, ce que j'ai vu, ce que je connais de Québec. » Il y a heureusement un correctif à ce tableau légèrement chargé. Viger, craignant peut-être confusément d'avoir exagéré, se hâte d'ajouter que « l'affabilité, la politesse extrême des citoyens » dédommagent de l'ennui du tableau. « On se fait d'abord une visite . . . après cela, plus de cérémonie. Vous avez la clef de la porte. »

Jacques Viger dut sans doute s'acclimater et se réconcilier partiellement avec les côtes et avec le site des bâtiments publics de Québec. Durant son bref séjour il mena une vie assez calme et assez confortable. Bien traité par les Québécois affables, il n'eut également que des hommages pour la pension privée d'un monsieur Huot qui l'hébergeait et le nourrissait pour le prix de \$16.00 par mois. Ce qu'il en dit à sa femme permet de connaître le ton de vie d'une famille de la bourgeoisie moyenne: pour 53 sous par jour, il avait à sa disposition: « outre son cabinet à coucher, une grande et jolie chambre en face même de la rue du Palais, avec tapis, chaises, table, miroir, cadres dorés et un poêle bien miré et bien chauffé. » Au chapitre de la pension: « le petit coup d'appétit à tous les repas; vins blanc et rouge, poisson frais, bon bouilli, bon rôti, légumes à foison, fruits, fromage, beurre frais, thé ou café, à dîner; — saucisses, hachis, thé ou café, au déjeuner et au souper. » Deux pièces meublées et toutes ces victuailles et breuvages pour 53 sous par jour! Le bon vieux temps méritait parfois son nom!

\*           \*

\*



Je m'excuse de terminer brusquement cette revue casse-tête de la vie québécoise. Mais nous devons nous hâter, puisqu'il faut bien parler un peu aussi des deux autres villes du Bas-Canada: Trois-Rivières et Montréal.

Nous arriverons aux Trois-Rivières par eau. Notre voilier aborde tout près de la côte sablonneuse; une passerelle mobile relie la grève au pont, sans plus de cérémonie. L'eau est assez profonde pour permettre aux Trifluviens de se passer de quais. Comme il sied, les habitants de la cité de Laviolette ont leur Basse-Ville et leur Haute-Ville, les deux gardant des proportions fort modestes. La Basse-Ville comprend quelques pauvres maisons bâties sur la grève et le long de la route qui va vers les Forges. Les Trifluviens se paient même le luxe d'un promontoire miniature qui, en plus de ses proportions réduites, doit se contenter modestement d'être en sable mou! Nous escaladons ce cap minuscule par une montée assez raide, sablonneuse et « malaisée . . . et de tous les côtés au soleil exposée ».

Au sommet: une maison de pierre presque imposante, l'ancienne résidence des gouverneurs, que les Anglais ont transformée en casernes. Par des rues de sable non pavées, bordées de billots équarris en guise de trottoirs, nous nous dirigeons vers une petite église au toit de bardeaux rouges que surmonte un clocher élégant. C'est l'église catholique, à peine plus grande qu'une toute petite église de paroisse rurale, mais enrichie de fort belles sculptures sur bois. Quelques pas vers l'est, et nous sommes devant l'ancien monastère des Récollets devenu maison de justice, prison, magasin et salle de billard! Un regard maintenant sur le monastère des Ursulines, longue maison blanche, où, depuis 1697, les bonnes religieuses de Sainte-Ursule se dévouent aux oeuvres d'éducation et d'hospitalisation.

Et voilà, la visite officielle est terminée! Si le coeur nous en dit, nous pourrions bien déambuler sur les billots équarris ou dans le sable mouvant des rues, peuplées de brouillards de moustiques, mais, à part quelques édifices de pierre qui n'offrent rien de très remarquable, nous ne verrons que des petites maisons de bois à un étage, plus pau-

vres que celles des campagnes, puisque les propriétaires ne les blanchissent même pas! Le tout ressemble à un gros village rural mal entretenu. Des ormes splendides donnent heureusement une certaine majesté au paysage. L'ensemble de la ville couvre tout juste 400 acres de terrain. Lambert, en 1808, concède 250 maisons et 1,100 habitants, alors que Bouchette, dans son ouvrage de 1815, accorde plus généreusement 320 maisons et 2,500 habitants.

La population trifluvienne présente le spectacle de l'indolence érigée en système civique. Presque tous les hommes valides travaillent au dehors; ils ne reviennent se fixer dans leur ville natale qu'après s'être ruinés physiquement, pécuniairement et moralement aux courses vers les pays d'En-Haut. Les Trifluviens ont le snobisme du voyage; les Trifliviennes aussi: Hadfield dit que les jeunes filles des Trois-Rivières ne daignent pas s'occuper d'un homme qui n'a pas fait au moins une couple de voyages à Mackinac ou à Grand-Portage.

Malgré son peu d'importance numérique, la population trouve moyen de se diviser en castes. La *gentry* y est aussi exclusive qu'à Québec. Elle se compose des membres des deux clergés, des officiers de troupe, du juge, des directeurs des Forges, des officiers de milice et de justice, du shérif Gogy, du grand-voyer, de quatre avocats, de deux médecins, de trois notaires et de la famille juive des Hart, les seuls commerçants cotés!

Les Hart forment à eux seuls presque toute la classe commerciale de la ville. Leur chef, Aaron Hart, mort en 1800, était arrivé en 1760 avec les troupes anglaises. Il avait vu d'un simple coup d'oeil hébraïque tout le parti qu'un homme habile et entreprenant pourrait tirer de ce petit bourg commandant un territoire de 50 milles de front. En quelques années, il avait mis la main sur le commerce et l'industrie du district. Fourrures, bois de construction, fabrication de perlasse, brasserie, commerce des grains, importations anglaises, il monopolisait tout pour le plus grand bien de sa caisse! L'inventaire de ses biens, dressé en 1801, couvre 180 pages de texte. On y voit qu'il possédait les seigneuries de Grondines, Gaspé, Bécancour, Vieux-Pont,

Sainte-Marguerite, Ile-de-la-Trinité. Dans des sacs ou des coffres, les enquêteurs trouvèrent pour environ \$15,000. d'argent dur: doublons, portugaises, florins, piastres espagnoles et françaises, guinées, demi-guinées, chelins, etc . . . Et les listes de créanciers couvrent des pages et des pages: presque tous les habitants avaient emprunté de ce banquier avant la lettre!

Inutile de dire la puissance des Hart. Trois des fils d'Aaron possédaient chacun un magasin aux Trois-Rivières, et un quatrième avait transporté son petit commerce à Montréal. Aux Trois-Rivières, les Hart étaient rois; aussi, lorsque l'un d'eux, Ezékiel, décida de briguer les suffrages de ses concitoyens il n'eut pas de peine à se faire élire. Le jour du sabbat, 11 avril 1807, il recueillit 59 voix sur un total de 116 votes enregistrés. Il distança ses compétiteurs, MM. Vézina, Coffin et Bell, ce dernier, pourtant, jouissant d'une grande popularité comme directeur des forges Saint-Maurice. Les Trifluviens établissaient là un record en élisant le premier Juif du Canada, sinon de tout l'Empire britannique. Le parti canadien accueillit fort mal le représentant des Trois-Rivières. Réélu en 1808, Ezékiel Hart ne fut pas mieux reçu à Québec, malgré la protection de son ami personnel, sir James Craig. A ce moment-là, l'autre député des Trois-Rivières était le juge Foucher. Un juge et un Juif, il y avait là de quoi exaspérer les patriotes. Aussi, ne se gênait-on pas, au journal *Le Canadien*, pour traiter Trois-Rivières de « bourg pourri ».

En 1809, l'opinion publique commençait à réagir sous les ruades de Craig et le Juif Hart ne fut pas réélu. Il se remit aux affaires florissantes qu'il continuait de contrôler de pair avec ses frères Moses et Benjamin. D'autres négociants, Philippe Burns, importateur et encanteur, Malcolm Fraser, et quelques boutiquiers français de peu d'importance, ne réussissaient pas à éclipser la puissance et l'entregent des frères Hart.

Malgré son peu d'importance matérielle, la ville des Trois-Rivières pouvait se vanter — déjà — d'un certain nombre de records. L'industrie métallurgique des Forges, à neuf milles du fleuve, était

la plus ancienne industrie du Canada; en 1800, elle était même encore la seule grande industrie en opération dans le pays. Près de la ville, une briquetterie considérable émettait la prétention d'être la seule au pays! Enfin, les constructeurs de canots d'écorce des Trois-Rivières offraient aux compagnies de fourrures et aux particuliers des embarcations de promenade ou de transport lourd dont la ligne, la solidité et l'élégance n'avaient nulle part leur équivalent dans l'univers entier!

Il semble bien inutile de fournir des détails sur la vie sociale trifluvienne. Lambert s'étonne, en 1808, des rivalités et des chicanes qui sévissent dans tous les rangs sociaux. Il n'y a peut-être pas dix personnes qui s'entendent et font bon ménage ensemble! Le voyageur anglais attribue ces divisions aux querelles politiques qui bouleversent la ville depuis quelques années.

Sans nous attarder à ces mesquineries, partons au plus tôt pour Montréal. Souhaitons que Québec laisse monter son nordet jusqu'en haut, autrement notre vaisseau pourrait bien s'immobiliser au pied du Rapide Sainte-Marie, à une couple de milles en bas de la dernière ville qu'il nous faut visiter. Par calme plat, les voiliers devaient parfois rester sur leurs ancres pendant des semaines, à deux milles à peine du but. Les voyageurs en étaient quittes pour emprunter une barque, mais les marchandises devaient attendre le bon plaisir du nordet.

\* \*  
\*

Montréal apparaît comme une ville plate quand on arrive de Québec. Les maisons à toits de tôle ou de fer blanc s'étendent sur un plan uniforme; entre la ville basse et la ville haute, il n'y a qu'une minuscule différence de douze pieds de niveau. Les abords, s'étagant en paliers successifs vers le Mont-Royal, offrent une succession de terrains cultivés et ombragés de beaux arbres. Devant la ville, plusieurs vaisseaux d'assez fort tonnage, amarrés à des quais particuliers

ou accostés directement à la berge haute, révèlent le caractère commercial de la cité montréaliste.

La ville ancienne, encerclée par une ceinture de murailles, ne couvre qu'une centaine d'acres de terrain. Il y a longtemps que les demeures et les rues ont débordé cette ceinture trop petite. Avec ses trois faubourgs: Québec, Saint-Laurent et Saint-Joseph, Montréal couvre plus de 1,000 acres de terrain et compte une population d'environ 15,000 âmes. Une population entreprenante et éveillée, qui ne cache pas ses ambitions de dépasser la ville-aïeule du pays! On s'y paie même cette originalité rare de se préoccuper d'urbanisme. Et déjà les reliques d'histoire vont en souffrir! En 1801, un projet a été mis de l'avant « pour enlever les anciennes murailles et les fortifications qui entourent la ville de Montréal, et pour pourvoir à la salubrité, à la commodité et à l'embellissement de la dite ville. » « On doit, écrit Bouchette, élever une terrasse le long de la rivière depuis les faubourgs au sud-ouest de la ville, jusqu'à celui de Québec, laquelle, outre son utilité comme route, sera assez haute pour arrêter efficacement les glaçons flottants au moment du dégel; elle empêchera aussi le feu de se communiquer à la ville, s'il venait à prendre dans l'immense quantité de bois de construction de toute espèce qui est toujours entassé sur le rivage. »

Les deux rues principales sont la rue Notre-Dame et la rue Saint-Paul, d'une longueur d'environ un mille. La première est la plus belle et la plus large de la ville. Elle contient la plupart des édifices publics, tandis que la rue Saint-Paul groupe les principaux établissements de commerce. Dans l'ensemble, les rues sont assez larges et bien aérées. Une quinzaine d'édifices publics, « plus commodes que beaux », dit Bouchette, desservent la population: deux hôpitaux: l'Hôtel-Dieu et l'Hôpital-Général; trois églises: la cathédrale catholique et les églises anglaise et écossaise; trois couvents ou monastères: les Récollets, la Congrégation de Notre-Dame et les Soeurs Grises; le grand et le petit séminaires, le palais du gouvernement, la maison de justice, la nou-

velle prison, les casernes, etc . . . Le palais de justice contient une bibliothèque publique de plusieurs milliers de volumes.

Les maisons privées ressemblent à celles de Québec: deux étages de pierre brute, grossièrement taillée, avec des pignons pointus, et d'étroites fenêtres protégées par des volets de fer peints en rouge ou en vert. Ces volets se ferment la nuit, par crainte des malfaiteurs ou des noctambules trop échauffés. Quelques maisons tranchent sur les autres par leur masse et la qualité de leur architecture: elles appartiennent aux magnats de la fourrure et du commerce. Ici, la classe dominante se recrute nettement parmi les négociants et les traiteurs. Montréal se vante d'être la métropole du commerce canadien. Par le Richelieu elle communique directement avec les Etats-Unis, et tout le trafic du Haut-Canada et des pays d'En-Haut passe par ses mains. La puissante Compagnie du Nord-Ouest y tient ses quartiers généraux et y possède de vastes magasins.

Les observateurs semblent s'accorder pour reconnaître que la vie montréalaise est plus simple, moins col monté, que celle de la capitale. Weld écrit que, « en hiver surtout, leurs communications sont si fréquentes et accompagnées de tant de marques d'une amitié sincère que l'on dirait que la ville est habitée par une même famille. »

Les grands moyens de tuer agréablement et inutilement les heures étaient — hier comme aujourd'hui — les cartes d'abord — il en entrait de 13 à 15,000 paquets aux douanes de Québec, chaque année—et les repas bien arrosés. Sur ce point, Anglais et Canadiens rivalisaient généreusement. Le rhum et les vins d'Espagne et du Portugal tiennent d'emblée la tête des importations canadiennes. En plus, les brasseries et les distilleries locales — publiques ou privées — produisent à pleine puissance. Un repas, donné en 1829, par John Molson, nous édifiera sur les possibilités d'absorption des gens d'autrefois! Le menu, sans les boissons, s'évalua à \$2.50 par estomac; et, par surcroît, les 42 convives ingurgitèrent 20 bouteilles de champagne, 7 de bordeaux, 15 de madère, 8 de porto, 13 de sherry, et de la bière, et

du whiskey! Le sieur John Molson avait dû s'inspirer des menus de Rabelais!

En ville comme à la campagne, les soirées de famille et les cérémonies spéciales donnaient lieu à de belles réunions. Un voyageur anglais, mêlé à une noce canadienne, raconte qu'il dansa, avant le dîner, une quarantaine de menuets! Certaines coutumes disparues nous montrent que les cérémonies et les démonstrations ne se limitaient pas au jour même du mariage. Madame Jacques Viger, dans une lettre à son mari, en date du 28 novembre 1808, lui raconte l'octave de noces de madame D.-B. Viger: « La pauvre Angélique est à son tour (chacun le sien dans ce monde) l'esclave des usages et de l'étiquette. Voilà huit jours qu'elle n'est pas sortie, pas même pour venir chez son père, notre voisin, qu'elle n'a pas vu depuis son mariage. Toujours ajustée comme au premier jour, gantée, frisée, en robe parsemée d'étoiles, elle reçoit en grande cérémonie comme de raison. Les visites ne finissent plus; la chambre n'est pas assez grande; c'est comme aux premiers jours de l'an du bon vieux temps. Les premiers venus, après avoir salué la mariée, sont obligés de sortir pour faire place aux autres. Son air de satisfaction et sa politesse surtout, lui tiennent lieu de beauté . . . Le vieux colonel doit cependant corner d'une cérémonie qui le prive depuis tant de jours de voir sa chère Angélique. »

Le printemps amenait un regain d'animation: les équipes de traite surtout mettaient de la vie et de la couleur dans les rues. Les ballots de marchandises pour le trafic des fourrures, les équipements des canotiers, les provisions, s'acheminaient vers Lachine, lieu de départ de toutes les expéditions pour le Haut-Canada et les postes de Mackinac et de Grand-Portage.

L'été, on organisait des pique-niques, des dinettes et des sauteries à la Montagne, ou sur l'île Sainte-Hélène. Les moins actifs se promenaient sur le Champ de Mars! De là, on avait une vue superbe vers les champs cultivés ou couverts de plantureux vergers, et vers le Mont-Royal au pied duquel les gros bonnets entretenaient de luxueuses mai-

sons d'été. Les vergers de Montréal étaient renommés dans toute la province. On y cultivait, pour les marchés de Montréal et de Québec, des groseilles, des fraises, des framboises, des pêches, des abricots, des prunes, des pommes, etc. Les variétés de pommes les plus en vogue étaient la *pomme de neige*, — la fameuse — remarquable par sa blancheur et son goût exquis, la *grise* et la *bourassa*. Bouchette ajoute que « les espèces propres pour le cidre sont en si grande abondance qu'on en fait tous les ans une grande quantité d'aussi excellent qu'on en puisse trouver ailleurs. »

A Montréal comme à Québec, les divertissements populaires étaient rares. Les fanfares militaires donnaient de temps à autre des concerts publics; quelques acteurs de passage offraient des représentations de comédie ou de tragédie; un théâtre de société exista même quelque temps. Il était patronné par des Canadiens-français qui y donnèrent entre autres spectacles une pièce de l'un des promoteurs, Joseph Quesnel. Un tout petit groupe d'intellectuels affectaient de se mêler d'art et de littérature. Quelques Français de France « faisaient la pluie et le beau temps ». Leur bagout et leur esprit frondeur en imposaient aux Canadiens. On avait même fondé un cercle décoré du nom pompeux d'Académie, et les membres, nous dit Mgr Camille Roy, ne manquaient pas d'ajouter à leur pseudonyme, dans *la Gazette littéraire*, le titre de *membre de l'Académie*. « L'académie, poursuit Mgr Roy, ne tarda pas, d'ailleurs, à se créer d'irréconciliables ennemis. Elle professait pour Voltaire, qui mourut précisément en 1778, une admiration qui ne pouvait pas être partagée par tous. C'est même à l'occasion de certaines attaques qui furent portées contre Voltaire dans *la Gazette littéraire*, que l'académie entra en scène pour venger cet « homme unique dont la mort a plongé toute la République des Lettres dans une consternation que la suite des temps ne modérera jamais. » Mais les discussions de cénacle et les écrits de *la Gazette littéraire* n'atteignaient pas le gros public, préoccupé de problèmes plus terre-à-terre.

La foule se créait ses propres divertissements et elle y mettait une verve et une ingéniosité bien caractéristiques de l'esprit mali-



cieux des classes populaires. Elle y mettait aussi de la brutalité parfois, le goût du gueuloir, des coups bien appliqués, des exploits musculaires impressionnants. Il n'y avait pas encore de promoteurs de boxe ou de lutte et les badauds n'avaient rien à payer pour les démonstrations fréquentes qui leur étaient offertes en pleine rue ou sur les places publiques! Les campagnes électorales apportaient aussi fréquemment, trop fréquemment, l'occasion de donner libre cours aux instincts brutaux. De 1800 à 1810, le Bas-Canada connut cinq élections. Les sautes d'humeur de Craig valurent aux électeurs le fléau de trois élections successives en 1808, 1809, 1810. A Montréal, on en ajouta une quatrième — partielle — en 1811! Celle-ci mettait aux prises James Stuart et Joseph Roy. Tout l'arsenal démocratique des consultations populaires fut mis en branle; cabales, calomnies, achats de votes, menaces, violences, morts-vivants, etc . . . Naturellement James Stuart sortit vainqueur de la bataille. Et ses partisans lui firent un triomphe; ils s'attelèrent à sa calèche et le traînèrent glorieusement par les rues de la ville. Jacques Viger raconte que 22 chansons furent composées et répandues dans le public pour cette seule élection. Il nous en cite une, de 25 couplets, consacrée à la rentrée bruyante du vainqueur Stuart; on me permettra d'en citer trois couplets assez intéressants pour les détails qu'ils fournissent :

On dételle les chevaux  
 Du char du nouveau héros,  
 Pour que chacun s'y mette  
     Turlurette  
 Ma tante Urlurette

Chacun avait son bâton,  
 Ruban jaune et pavillon,  
 Le bandeau bleu sur la tête,  
     Turlurette  
 Ma tante Urlurette

D'un violon on râclait,  
 Sur un tambour on battait  
 Voilà la bande complète

Turlurette  
Ma tante Urukette

La chanson nous a conservé les noms de quelques Canadiens du cortège: Bougrette, Pelletier, DesForges, etc . . .

Et ceci nous amène, pour finir, à signaler qu'à Montréal, comme à Québec et aux Trois-Rivières, la population, aux neuf-dixièmes canadienne-française, est nettement dominée par l'élément anglais ou écossais. La chose paraît normale aux nôtres; à quelques exceptions près, les gens semblent admettre cette situation comme la conclusion logique des événements. D'ailleurs les magnats du commerce et de la traite des fourrures savent s'imposer par leur hardiesse, leur esprit entreprenant et par une réelle puissance de travail, par leur train de vie de grands seigneurs. Vers 1800, les McGill, les McTavish, les Molson, les Grant, les Richardson, les Frobisher, les McDougall, les Fraser, etc., tenaient réellement dans leurs mains une bonne part de l'influence utile!

Il faut mettre un terme à cette rétrospective très incomplète et incohérente de la vie urbaine des environs de 1800. Le sujet était beaucoup trop considérable et beaucoup trop complexe pour une étude de quelques pages. Quand je m'en suis rendu compte il était trop tard pour reculer!

On me pardonnera aussi le ton peu réconfortant de cette évocation. Je me suis peut-être laissé influencer par mes préférences paysannes et aussi par un besoin de réaction contre les tableaux trop uniformément édifiants qu'on dresse d'habitude de la vie d'autrefois. Notre histoire compte assez de sommets lumineux pour endurer sans souffrir le contrepois d'ombres qui n'enlèvent au tableau ni sa grandeur, ni sa noblesse.

*Abbi. Turlurette*